

Des livres et des mots dans l'espace public : micro-bibliothèques et calligraphie urbaine

Jonathan Lamy

Numéro 120, printemps 2015

micro-interventions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77841ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, J. (2015). Des livres et des mots dans l'espace public : micro-bibliothèques et calligraphie urbaine. *Inter*, (120), 25–28.



DES LIVRES ET DES MOTS DANS L'ESPACE PUBLIC

MICRO-BIBLIOTHÈQUES ET CALLIGRAPHIE URBAINE

► JONATHAN LAMY

Depuis quelques années, on voit éclore dans les lieux publics deux types d'interventions littéraires à petite échelle et à caractère local : les microbibliothèques en libre service et la calligraphie urbaine. Dans le premier cas, une boîte de bois sert d'espace d'échange de livres entre citoyens. Dans le second, des objets dans la rue, souvent destinés à prendre le chemin du dépotoir, sont couverts de mots.

BIBLIOTHÈQUES EN LIBRE-SERVICE

La petite histoire de ce qu'on appelle en anglais les *little free libraries* a commencé au début de 2009, dans la ville de Hudson, au Wisconsin, alors qu'un menuisier nommé Todd Bol a placé devant sa maison une cabane en bois remplie de livres. L'initiative s'inspirait de ces bibliothèques parallèles que l'on retrouve parfois dans les cafés et qui nous invitent à prendre un ouvrage et à en laisser un en retour, mais aussi du principe de bibliothèque itinérante et du phénomène du passe-livres, apparu quelques années plus tôt. Cette boîte à bouquins plutôt qu'à lettres, ou cabane à lecteurs plutôt qu'à oiseaux, a rapidement fait parler d'elle et a fait des petits.

Little Free Library¹ est devenue une marque de commerce. Sur son site littlefreelibrary.org, on trouve une

vingtaine de modèles de petites bibliothèques à commander pour environ 300 \$, de même que différents accessoires « officiels ». On peut également y dénicher une foule de trucs (du financement à la prévention du vandalisme) pour les individus ou les groupes communautaires qui voudraient mettre sur pied leur propre petite bibliothèque gratuite ainsi qu'une carte qui permet de localiser les microbibliothèques à la grandeur de la planète. Le mouvement a en effet pris une ampleur mondiale, et l'on estime qu'il y aurait au moins 15 000 bibliothèques en libre-service à travers le monde. Des associations ont pris forme, comme Neighborhood Library Builders Guild (la Guilde des constructeurs de bibliothèques de voisinage), et un ouvrage, signé Margaret Aldrich et intitulé *The Little Free Library Book*, paraîtra au printemps 2015 chez Coffee House Press.

> Mark Rakatansky Studio, *Open Stacks* (Little Free Library), Lower East Side (Eldridge St/Rivington St), New York, 2013. Photo : Luc Lévesque.

À Québec, deux microbibliothèques aux silhouettes originales, mises sur pied par l'organisme Verdir et Divertir, font partie du réseau Little Free Library. « *Le bateau* dans l'escalier Badelard a été conçu par Simon Boudreault, alors que *L'escargot* de l'escalier Lavigueur est signé Gigi Wenger. Tous deux ont été fabriqués et mis en place par Jean-François Duval² », relate Suzie Genest sur le blogue *Mon Saint-Roch*. À Montréal, une trentaine de bibliothèques en libre-service, principalement dans les quartiers Rosemont et Hochelaga-Maisonneuve, sont le fruit d'initiatives locales et ne sont pas regroupées, à l'exception de celles faisant partie du projet Croque-livres, « un réseau de boîtes de partage de livres destinées aux jeunes », comme on peut le lire sur le site croquelivres.ca³.

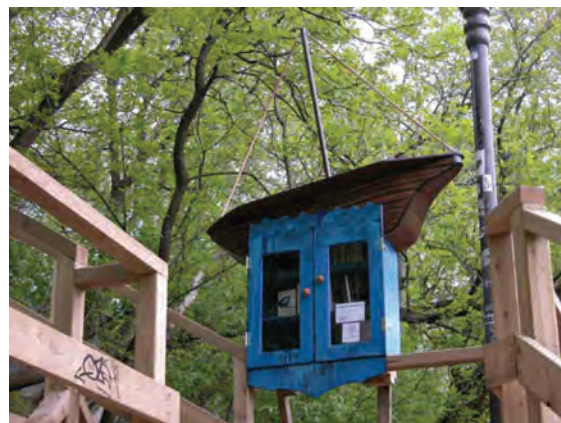
Version pour enfants de Little Free Library, les Croque-livres sont nés en septembre 2014 et se sont vite déployés sur l'ensemble du territoire québécois, où l'on en compte déjà une centaine, installés ou en voie de l'être. Jouant sur l'image du monstre gentil et portant parfois des noms comme Livrosaura (à Montréal) ou Le dragon cracheur de livres (à Durham), ils se posent dans des parcs, devant des CPE ou des organismes dédiés à la famille. On peut les commander en ligne – et les assembler comme des meubles IKEA – sur le site Web du projet ou bien télécharger gratuitement les plans pour faire soi-même son Croque-livres.

VIVE LES LIVRES LIBRES

Aux biblio-cabanes s'ajoutent une foule d'initiatives similaires, rivalisant d'originalité, comme les biblio-cabines (des cabines téléphoniques transformées en bibliothèques libres) ou les abribus transformés en espace de lecture. Ces librairies gratuites s'inscrivent dans une passion grandissante pour le design de bibliothèques (dans le sens d'étagères pour livres), dont témoigne par exemple le site bookshelfporn.com. La plus spectaculaire de ces interventions demeure certainement l'*Arma de instrucción masiva* (l'*Arme d'instruction massive*) de Raúl Lemesoff qui a transformé un véhicule en petit tank garni de livres qu'il offre gratuitement dans les rues de Buenos Aires, puis à travers l'Argentine, la Bolivie et le Pérou.

Cette forme de partage littéraire participe d'un renouveau du troc et d'une réappropriation citoyenne de l'espace public. Ça et là, on voit pousser des boîtes de choses à donner ou à échanger, sur lesquelles on inscrit simplement « Givebox » ou « Free Shit ». À Montréal et à Québec, durant l'été, apparaissent dans les rues des pianos sur lesquels tout un chacun peut jouer ou encore des bacs de fines herbes ou de légumes à la disposition des gens du quartier, disséminant le principe du jardin communautaire à certains coins de rue.

Espaces de partage, les microbibliothèques poursuivent le principe du passe-livres. Sorte de *flash mob* littéraire, cette pratique de dissémination de bouquins dans l'espace public possède son site Web officiel (bookcrossing.com) depuis 2001, maintenant disponible en quinze langues. On peut y suivre le parcours de plus de dix millions d'ouvrages, libérés par plus d'un million de « bookcrosseurs » dans pas moins de 132 pays. Une version québécoise du mouvement a vu le jour en 2011, sous l'impulsion de trois étudiantes de l'Université Laval. Leur site (librezleslivres.com) recense des points de partage à travers le Québec (une trentaine dans la région de la Capitale-Nationale). La plupart d'entre eux consistent en une étagère dans un café ou un pavillon



d'université, mais d'autres prennent la forme de microbibliothèques ou de bibliothèques mobiles.

Un ancêtre de la bibliothèque en libre-service serait d'ailleurs la bibliothèque itinérante. Les fondateurs de Little Free Library évoquent l'aventure de la bibliothécaire Lutie Stearns, qui a sillonné le Wisconsin de 1895 à 1914 avec des boîtes de livres, tout en convainquant d'autres personnes et organismes de favoriser ainsi l'accès à la lecture ailleurs aux États-Unis. Dès le début des années vingt, on y voit émerger les Bookmobiles : des véhicules aménagés en bibliothèques. La Ville de Montréal mettra en circulation son Bibliobus en 1966, toujours en fonction après quelques changements de carrosserie.

Ces initiatives étant parfois éphémères ou dépendant de la volonté d'individus, on peut se demander ce que sera la durée de vie des microbibliothèques. Le phénomène se trouve présentement dans une phase de prolifération qui se stabilisera éventuellement et déclinera possiblement. Des cabanes se briseront, seront maltraitées par l'hiver et ne seront pas réparées. Si l'on recense l'apparition de nouvelles bibliothèques en libre-service, la disparition de certaines d'entre elles ne sera sans doute pas remarquée.

> *Tornado Library* créée par Steve Fratoni. Photo : Steve Fratoni. Source Internet : www.pastemagazine.com/articles/2014/09/little-free-libraries-quiet-clever-and-free.html

> Micro-bibliothèque à Montréal. Photo : Jonathan Lamy.

> Biblio-cabine téléphonique à Lille. Photo : Sorryso. Source Internet : <http://sorryso.com/le-livre-service-troc-dans-une-cabine-telephonique/>

> Micro-bibliothèques à Québec, *Le bateau* (escalier Badelard) et *L'escargot* (escalier Lavigueur). Photos : Marc Grignon.

> Croque-livres. Photo : Jonathan Lamy.

LIBRE ACCÈS LITTÉRAIRE

Dans un texte paru sur le blogue du *Voir*, la bibliothécaire et responsable du blogue *Bibliomancienne* Marie Martel énumère dix raisons pour créer des microbibliothèques⁴. Parmi celles-ci, elle mentionne que les bibliothèques en libre-service augmentent la proximité entre les livres et les gens, tout en se détachant de l'institution et de la représentation du pouvoir incarnée par les bibliothèques traditionnelles. À celles de la ville, du village ou du quartier s'ajoutent des bibliothèques de voisinage, établies sur des principes de collectivité de l'espace public et de partage égalitaire. Pas de carte de membre, d'horaire fixe ni de frais de retard, chaque lecteur est à la fois usager et bibliothécaire, et peut emprunter ou retourner des ouvrages comme bon lui semble.

À une époque où l'on s'inquiète du taux de littéracie de la population et des problèmes d'apprentissage de la langue chez les élèves, dont la réussite en français périclité, où le livre selon certains semble condamné à disparaître avec la prolifération des tablettes et liseuses électroniques, et où même un ministre de l'Éducation se permet de douter de l'importance de l'achat d'ouvrages dans les écoles⁵, les microbibliothèques constituent un formidable outil de promotion de la lecture et témoignent d'un engouement pour le livre presque inespéré. Des mordus du livre trouvant le financement nécessaire ou fabriquant un objet, parfois finement ouvrage, pour les partager, parce qu'ils croient à la nécessité citoyenne de la lecture, il faut croire qu'il en existe, et qu'ils sont nombreux.

Les microbibliothèques constituent de potentiels espaces de rencontre, bien qu'elles gagneraient à être davantage exploitées en tant que pôles d'animation littéraire. Des lectures de poésie pourraient par exemple s'y tenir. À part lors de leur inauguration, les cabanes à livres sont rarement utilisées comme lieux de rassemblement. On y passe seul, on n'y croise personne. Et il n'y a généralement pas d'endroit tout près où il serait possible de s'installer pour lire. La communauté qui s'établit autour d'une biblio-cabane demeure anonyme



- > Bookmobile à Bethlehem, New York, États-Unis. Source Internet : www.bethlehempubliclibrary.org/CentennialPhotos2.asp?path=Bookmobile
- > *Arma de Instrucción Masiva* de Raul Lemesoff. Photo : Amilcar Nani. Source Internet : <http://soyelmachoalfa.blogspot.ca/2012/09/raul-lemesoff-el-loco-de-los-libros.html>

et furtive. Néanmoins, ces passages, ces va-et-vient de livres, mais surtout la présence de cet objet-lieu de troc modifient réellement le tissu urbain. Artisanat installatif, la bibliothèque en libre-service a inventé un nouvel usage à la fois littéraire et citoyen.

Elle a créé un nouveau lieu pour le livre, qui se joint aux librairies, aux bibliothèques, aux bouquineries, aux magasins d'occasion ou d'économie sociale ainsi qu'aux bazars de sous-sol d'église. Cela dit, et comme dans ce dernier cas de figure, les titres intéressants se font plutôt rares parmi ceux qui garnissent ces boîtes de bois en plein air. Si elles peuvent bien entendu renfermer quelques surprises, il ne faut pas s'attendre à y dénicher à tout coup lecture à son goût. Les livres qu'on retrouve dans ces bouquineries gratuites sont ceux dont les gens du voisinage ont bien voulu se départir, ce qui est tout de même mieux que de les mettre aux poubelles ou au recyclage.

ORNER LES ORDURES

Dans notre société du prêt-à-jeter qui fait de la surconsommation une obligation, les détritiques constituent une matière artistique abondante et renouvelable. Une nouvelle pratique d'art urbain, à mi-chemin entre les pochoirs de Banksy et les « trophoux » de Roch Plante, a ainsi vu le jour : l'ornement ordurier ou la calligraphie sur vidanges. Le collectif Garbage Beauty (autotraduit par Belles Poubelles) fait figure de pionnier dans cette forme de Street Art. Fondé à l'été 2011 par quatre jeunes Montréalais, Garbage Beauty signe des débris qui jonchent les trottoirs et les ruelles de sa griffe distinctive. Si certaines ordures sont simplement taguées du nom du collectif, d'autres pièces destinées au dépotoir tiennent un discours plus complexe, combinant la fonction première des objets et leur situation actuelle de rebuts : « Prends la porte », lit-on sur une porte ; « Portez-vous bien », a-t-on calligraphié avec soin sur une autre.

Garbage Beauty invente des slogans contre-publicitaires : « La forêt me manque », lance une planche ; « J'ai une histoire à vous raconter », propose une commode ; « Merci Montréal pour ces belles années », affirme une table, comme si c'était la dernière phrase qu'elle prononcerait avant d'être emportée par les éboueurs ; « Voulez-vous coucher avec moi ce soir ? » demande pour sa part un matelas. Parmi les objets qui jonchent le sol urbain, les téléviseurs sont particulièrement prisés par le collectif et ses *ready-mades* calligraphiques : « Le monde est trop grand pour entrer dans une si petite boîte », « Mensonges à la chaîne » ou « Garbage Channel » sont quelques-uns des énoncés tracés par les quatre lettrés. Ces jeux de mots dialoguent parfois avec une note déjà inscrite. Ainsi, à la mention « À donner / fonctionne bien », posée sur une télé, les calligraphes ont ajouté « pour se pognier le cul ».

À la manière de Roadsworth, cet artiste qui a transformé la signalétique sur le bitume de Montréal en œuvres d'art, Garbage Beauty a d'abord œuvré de nuit avant de créer au grand jour, notamment autour du 1^{er} juillet et du lot d'ordures qui l'accompagne. Acquéreur lui aussi une certaine reconnaissance, le collectif a notamment participé à l'événement Fin novembre de l'ATSA à Montréal en 2013 et, l'année suivante, au festival Chromatic à Paris ainsi qu'au Art Basel à Miami. Ne prenant pas comme support les murs de résidents, de commerces ou d'organismes, mais plutôt des objets qui n'appartiennent plus à personne, Garbage Beauty travaille en toute légalité. *Arte povera* du XXI^e siècle, sa pratique s'écarte du vandalisme

tout en étant plus fugace que le graffiti traditionnel. Le laps de temps entre la mise à la rue et le ramassage des poubelles s'avère en effet assez court : quelques mots calligraphiés, une photo qui garnira la galerie de son site Internet (garbagebeauty.com), et l'œuvre s'envole avec le camion à ordures. Comme c'est souvent le cas pour la performance, l'image photographique témoigne alors d'un art ne laissant d'autres traces qu'elle ou que le récit qu'on peut en faire.

CITATIONS À LA RUE

À l'automne 2014, dans les quartiers Saint-Jean-Baptiste et Saint-Roch à Québec, on a également pu voir quelques rebuts anonymement couverts de mots. Un poêle sur la rue Lockwell et une causeuse près de Méduse citaient la célèbre pièce *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand : « J'ai dix cœurs / J'ai vingt bras / Il ne me suffit pas de combattre des nains / Il me faut

des géants ! » Ce cri de ralliement, légèrement modifié⁶, prend dans ce contexte inusité une signification différente, comme si les objets abandonnés s'offraient, témoignant de leurs multiples existences et exigeant des personnes plus grandes que nature qu'elles viennent cueillir ces fleurs de macadam gigantesques.

Elle aussi tracée en lettres détachées mais par une main différente, une citation de Gaston Miron ornait un caisson en bois et un bloc de ciment : « Ça ne pourra pas toujours ne pas arriver. Il est une fois le pays de notre amour. » La première phrase forme le refrain d'une chanson qu'on retrouve dans le deuxième volume des *Douze hommes rapaillés*. La seconde est d'origine inconnue, tout comme cette autre inscription apposée sur une grande planche : « Ils peuvent abattre un oiseau mais pas le vent qui le porte. Et le vent est fort à qui ouvre les ailes. »

D'une autre manière que les microbibliothèques, ces interventions scripturaires anonymes, tout comme celles, plus structurées, de Garbage Beauty, inventent de nouveaux usages en matière de lecture. Les mots quittent les livres ou les affiches publicitaires pour embellir la ville à même ses saletés et lui donner un peu plus de sens. Après des projets chapeautés par des organismes, visant par exemple à intégrer de la poésie aux transports en commun (*La poésie prend le métro*, à Montréal, initié en 2002) ou à l'espace public (*La rue de la poésie*, près de la Maison de la culture Hochelaga-Maisonneuve, depuis 2012), voilà que des individus conçoivent des interventions modiques, discrètes. La fugacité performative de ces micro-interventions littéraires, qui sont certainement appelées à se multiplier dans les prochaines années, préfère le petit, le presque invisible de lieux véritablement communs, pour y mettre un peu d'art, de littérature et de conscience sociale. ◀



- > Garbage Beauty
- > Calligraphie urbaine à Québec.
Photos : 1. Jessica Arseneau
2. Jonathan Lamy 3. inconnu.



Notes

- 1 N. d. R. : La micro-bibliothèque constitue aussi un objet d'exploration pour les architectes. À New York, en 2013, en lien avec Little Free Library LTD, l'Architectural League of New York et le PEN World Voices Festival ont sélectionné 10 équipes d'architectes pour concevoir et installer une micro-bibliothèque en collaboration avec une organisation communautaire hôte. C'est dans ce contexte que Mark Rakatansky [www.mr-studio.com] a réalisé *Open Stalks* en collaboration avec University Settlement dans Lower East Side.
- 2 Suzie Genest, « Prenez un livre, déposez un livre » [en ligne], *Mon Saint-Roch*, 11 juin 2014, www.blogue.monsaintroch.com/2014/prenez-un-livre-deposez-un-livre/. Voir aussi Isabelle Le Maléfan, « La lecture fait son nid dans les escaliers », *Québec Express*, 27 juin 2014.
- 3 Un appel a été lancé en décembre 2014 afin de localiser sur une carte interactive les microbibliothèques en libre-service sur l'île de Montréal (www.microbibliotheques.wordpress.com).
- 4 Cf. Marie Martel, « Mon voisin, ce lecteur : 10 raisons pour créer des microbibliothèques » [en ligne], *Voir*, 22 mai 2013, www.voir.ca/marie-d-martel/2013/05/22/mon-voisin-ce-lecteur-10-raisons-pour-creer-des-microbibliotheques/.
- 5 La déclaration d'Yves Bolduc, peu avant la rentrée scolaire de 2014, a beaucoup fait parler d'elle. Cf. Mélanie Loisel, « Les écoles ont assez de livres, juge Bolduc », *Le Devoir*, 22 août 2014.
- 6 « Il ne peut me suffire de pourfendre des nains », lit-on dans le texte original.

Jonathan Lamy est chercheur postdoctoral au Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCO) de l'Université Laval. Il a publié des articles sur la poésie québécoise et américaine, les pratiques performatives en art et en littérature, de même que deux recueils de poèmes aux Éditions du Noroît : *Le vertige dans la bouche* et *Je t'en prie*. Il entretient une pratique en performance dans laquelle il conjugue la poésie sonore, la poésie-action et l'intervention dans l'espace public.